

**SANCERGUES : promenade littéraire 25-09-2018**  
**« Sur les pas de Roger Martin du Gard »**

**1- A la bibliothèque**

Pour partir sur les pas de Roger Martin du Gard, il m'a semblé que le début de cette promenade littéraire s'imposait : la bibliothèque, lieu magique, lieu rêvé pour les lecteurs mais aussi pour les écrivains, et Sancergues peut s'enorgueillir d'être le berceau de nombreux talents littéraires. L'air y serait-il favorable à la création ? Microclimat vivifiant, atmosphère sereine propice à l'observation et à l'imagination ? Toujours est-il que plusieurs écrivains originaires de Sancergues ou y ayant vécu, nous ont laissé de belles œuvres. Je voudrais citer :

- Maurice Martin Antonin Macario (1811-1898) qui fut médecin à Sancergues au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et qui, outre de nombreux ouvrages de médecine, nous a transmis un descriptif passionnant de notre secteur vers 1850.

- Hubert Gouvernel (1874-1944), poète patoisant, le poète des paysans dont les descriptions pleines d'humour et de réalisme sont un beau témoignage de la vie rurale au début du XX<sup>e</sup> siècle.

- sa fille, Huberte Kerrand Gouvernel passionnée d'histoire qui a fait de nombreuses recherches sur les vingt-sept années de vie sancerguaise de Roger Martin du Gard.

- Pierre René Zacharie Moreau (1846-1938), un érudit, avocat qui ne plaida qu'une seule cause (il la perdit) mais qui nous a laissé un glossaire du parler berrichon dans lequel il retrouve l'étymologie de chaque mot et l'illustre avec des extraits de la littérature montrant ainsi que le berrichon puise ses sources dans le vieux français.

- Maurice Delafosse (1870-1926), l'ethnologue conquis par l'Afrique. Ses travaux font encore référence de nos jours.

- Pauline Lapautre (1868-1954), institutrice, historienne locale qui nous a laissé un petit ouvrage « Sancergues à travers l'histoire ».

- Maurice Carré (1924-2018) érudit, autodidacte, poète amoureux du Sancergues de son enfance et de son adolescence. Il a laissé une œuvre imposante en patois berrichon dans laquelle son don de l'observation, sa sensibilité et son humour s'expriment avec talent. Une œuvre méconnue, non publiée qu'il serait intéressant de porter à la connaissance du public.

- et bien sûr le plus célèbre, Roger Martin du Gard (1881-1958) prix Nobel de littérature en 1937, auteur des Thibaut.



DÉCEMBRE 1922

Il vécut à Sancergues, à Augy très exactement, par intermittence, de 1894 à 1921. C'est là que sont nés « Les Thibault », son œuvre majeure, dans le manoir normand « Le Verger » qu'il avait fait construire, manoir aujourd'hui détruit. Dans un texte extrait de son journal, il nous raconte comment il en a élaboré le plan.

*Le Verger, 26 mai 1920*

*Je suis à Augy depuis quinze jours avec mes parents. Je suis venu faire le plan des Thibault. Délicieux séjour d'isolement et de travail. Depuis six mois, les notes sur mon livre s'accumulaient en désordre. Tous les éléments y étaient, il fallait le coup de baguette magique pour en faire une œuvre.*

*C'est ce que j'ai pu faire ici, pendant ces quinze jours de travail solitaire et forcené.*

*Je me suis installé au premier étage, dans ma turne claire, devant de grandes tables vides, sur lesquelles j'ai étalé, comme un panorama, toutes mes notes. J'ai divisé le livre en treize périodes. Et pendant quinze jours, devant ces treize dossiers étalés sous mes yeux, j'ai distribué les notes que j'avais prises, en les classant à la période correspondante. J'ai établi une chronologie réfléchie, rigoureuse. J'ai trouvé toutes les parties qui manquaient, qui faisaient trous. J'ai enchevêtré les épisodes, précisé leurs rapports entre eux, leurs rapports avec l'ensemble. Bref, je reviens avec un plan solide et volumineux, toutes choses bien pesées et mises à leur place définitive.*

*Ce fut le moment unique où tout mon livre, déjà vivant, s'est trouvé tout entier à la fois sous mes yeux : les quarante années déployées devant moi en éventail, une vision d'ensemble magnifique.*

*Pas une ligne n'est encore écrite. Mais je puis maintenant, avec une impression de sécurité totale, me donner successivement de toutes mes forces libres, à chaque période séparée. Je n'ai plus qu'à marcher, en suivant mon plan, sûr d'arriver au bout, sûr que ce travail morcelé obéit à une loi d'ensemble, que mon livre aura l'unité de l'œuvre d'art.*

*Jamais ce travail-là n'aurait pu se faire à Paris. Jamais. Il y faut deux semaines au moins d'ensevelissement total dans le sujet, ne penser à rien d'autre, ne rencontrer aucun visage étranger, être tout entier à son œuvre, pendant des jours de suite, sans rien qui en dévie la pensée.*



Si « Les Thibault » restent l'œuvre monumentale la plus connue, Roger Martin du Gard a également rédigé à Augy :

- Une série de projets romanesques inaboutis mais qui lui apprennent les grandeurs et les servitudes de l'écriture (cf Claude Sicard) : *La Chrysalide, Il est d'exquises fleurs..., Une vie de saint...*
- Sa thèse d'archéologie sur l'Abbaye de Jumièges
- Son premier roman imprimé *Devenir*
- *Jean Barois*, ce lourd roman qui allait lui ouvrir les milieux de la Nouvelle Revue Française et le faire connaître de Gide, de Copeau, de Jean Schlumberger... et rencontrer un réel succès en librairie à la veille de la première guerre mondiale.
- *Le Testament du Père Leleu* : farce en patois berrichon

On peut donc affirmer que Sancergues et Augy appartiennent à ce titre à l'histoire littéraire.

Il semble bien que Roger Martin du Gard ne fréquentait que quelques familles de Sancergues, pour la plupart représentant la bourgeoisie aisée. Dès son arrivée à Sancergues, il fait la connaissance d'Eugène et Marcel Ménagé, les enfants des châtelains de Sarré. En 1971, le docteur Eugène Ménagé, âgé alors de 90 ans, évoquait ainsi Roger : "Ah ! Roger Martin du Gard ! Je l'ai bien connu ! Il était gentil, mais toujours dans la lune ! Un peu lourdaud... Nous faisons nos devoirs de latin ensemble avec le curé de Sancergues ! Martin du Gard répondait par monosyllabes. Souvent bougon. Comment prévoir qu'il couvait déjà son Prix Nobel ! Il nous agaçait parfois. On l'avait surnommé « Boule d'ours » !..."

Revenons à l'arrivée de la famille Martin du Gard à Sancergues (1894) avec cet extrait du livret d'Huberte Kerrand-Gouvernel :

*Les Martin du Gard appartiennent à la grande et riche bourgeoisie parisienne de cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les voilà désireux d'acquérir un bien à la campagne. Pourquoi le Berry ? Bien que parisiens de longue date, les Martin du Gard ont gardé des attaches en Bourbonnais, et Sancergues est à mi-chemin entre la capitale et Vichy. Le père de Roger adorait la chasse. Par-delà les grands bois d'Augy, la Sologne, les Bertranges, la forêt de Tronçais ne sont pas loin. Paul et Madeleine Martin*

du Gard sont conquis par les agréments du domaine d'Augy qui s'étend sur Sancergues, Jussy et Saint-Martin des Champs. (...)

*Eaux vives... Grands bois... Agréables paysages agricoles... Le bonheur !...*

## 2- A la mairie



Nous voilà rue Hubert Gouvernel, notre poète patoisant. Cette rue d'abord nommée Rue des Grands fossés (les fossés entourant le bourg médiéval), puis rue du Champ de foire avant qu'un terrain soit acheté suite à l'importance des cinq foires annuelles. Elle s'appellera ensuite rue de la mairie. Le bâtiment qui est aujourd'hui notre mairie fut construit en 1843 pour accueillir, Mairie, Justice de Paix, classe de garçons et logement de l'instituteur.



Roger Martin du Gard est certainement passé plus d'une fois devant notre mairie telle que nous la voyons sur cette carte postale, mais c'est surtout son père qui en a franchi bien souvent la porte puisque Paul Martin du Gard s'impliqua dans la vie sociale de Sancergues. Il fut en effet, à partir de 1899, membre du comité de bienfaisance, membre de la fabrique, puis conseiller municipal de 1900 à 1904. Cette municipalité eut une vie bien remplie, avec entre autres dossiers :

- Les travaux de l'église
- L'installation de l'éclairage des rues du bourg

On en parle depuis longtemps. Déjà en 1888, un conseiller faisait remarquer que la nuit, lorsqu'il n'y a pas de lune, les rues sont très sombres et dangereuses.

Il faudra attendre novembre 1903 pour que des lanternes avec lampes à pétroles soient installées. L'allumage a lieu chaque jour à la nuit tombée et se fait du 1<sup>er</sup> novembre au 1<sup>er</sup> avril mais pas lorsque la lune éclaire.

- La construction du lavoir du marais

En 1896, il est précisé que les laveuses manquent d'eau une partie de l'année et qu'elles sont obligées de laver dans une eau boueuse. Il y aurait grande utilité à construire un lavoir. Paul Martin du Gard fera partie de la commission chargée d'étudier le projet en 1901. Ces travaux seront réalisés en juillet 1903.

- La mise en place du réseau téléphonique départemental
- La préparation des comices agricoles des cantons de Sancerre, Léré et Sancergues qui auront lieu à Sancergues tous les quatre ans, celui de 1902 fêtant le 50<sup>e</sup> anniversaire de cette institution.
- L'achat d'une pompe à incendie : à la suite d'un grave incendie dans le bourg de Sancergues, la population s'est émue du défaut de pompe à incendie. M. Martin du Gard fait don de cette pompe à la commune.

Paul Martin du Gard ne sera pourtant pas réélu en 1904. En garda-t-il quelque rancœur ? Toujours est-il que l'affaire de la Croix de Saint-Marc déclencha une véritable hostilité entre le père Martin du Gard et la nouvelle municipalité, conflit qui durera jusqu'en 1907.

- L'arrivée du chemin de fer allant de La Guerche à Argent : le tacot



La municipalité donnera son avis sur le tracé, l'emplacement des haltes et des gares puis il y aura enquête parcellaire, expropriation, indemnisation et... polémique comme il se doit. La liaison Veaugues-La Guerche sera mise en service le 26 juillet 1906.

La gare de Sancergues fut construite sur un terrain appartenant à Paul Martin du Gard.

Quelques images de la vie sancerguoise à l'époque de Roger Martin du Gard :



- Une boutique au début du XX<sup>e</sup> siècle :
- La quincaillerie était fréquentée par Roger Martin du Gard qui aimait bricoler et venait s'y approvisionner en fournitures pour ses travaux manuels. M. Chapoul et sa fille lui avaient même appris à travailler le cuivre.



Ci-contre, chacun pose le temps d'une photo : la lavandière avec sa brouette chargée de la lessiveuse, la femme en bonnet avec ses deux gros pains le bras, le facteur avec son canotier, les commerçantes sans bonnet...

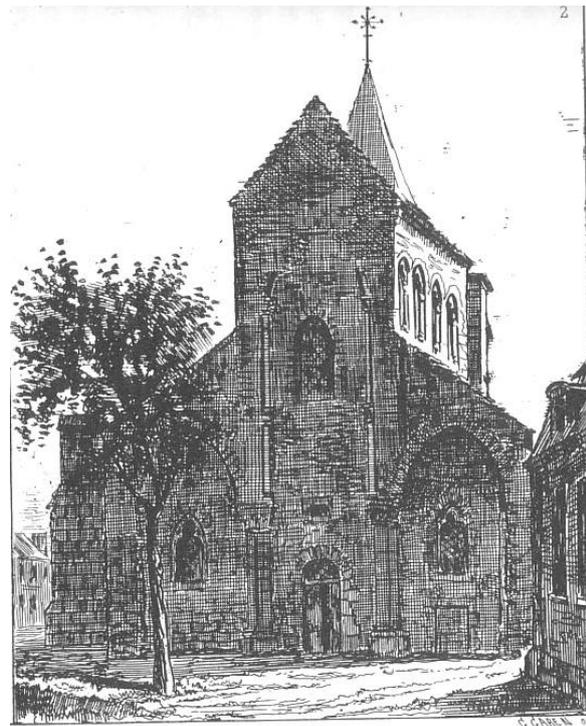
**l'église**

net  
sous

3- A



(début de travaux avec les blocs de pierre)



La façade de l'ancienne église (av 1898)  
L'ancien clocher

La fondation de l'église de Sancergues remonterait à saint Août archevêque de Bourges en l'an 841. Il semble qu'aucun document d'archives ne l'atteste. Par contre plusieurs bulles papales dont la première date de 1077 accordent beaucoup de privilèges au chapitre de Sancergues ce qui témoigne de son importance et de sa richesse. Une paroisse qui lui fut annexée sous le vocable de saint Jacques, aurait été créée au XIII<sup>e</sup> siècle lors de la construction de la nef. Au cours des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, l'église va subir plusieurs désastres que ce soit au cours de la guerre de Cent ans ou des guerres de religions. Une archère canonnière située dans le mur du transept nord reste le témoignage de ces périodes troublées.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le chapitre qui ne comptait plus que trois membres sera supprimé par l'archevêque de Bourges (1741). Au sortir du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'église, comme beaucoup d'édifices religieux ruraux, est en piteux état.

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, malgré de nombreuses et coûteuses réparations, elle menace ruine régulièrement. Depuis 1866, des étais ont été posés pour éviter aux murs de la nef de s'écrouler. 1868 : la voûte du transept nord s'effondre.

- 1895 L'église menace ruine

- Août 1896 : Le conseil municipal opte pour la construction d'une église neuve qui ne présente que des avantages : agrandissement de la place publique aujourd'hui insuffisante ; la grande rue du bourg en serait « déblayée », l'église étant frappée d'alignement par le tracé de la RN 151. L'église étant en très mauvais état, la restaurer coûterait aussi cher qu'en construire une neuve qui serait bien plus solide et répondrait mieux aux besoins du service religieux.

- Février 1897 : plus question d'église neuve. Comme toujours les finances vont faire opter pour une autre solution : la reconstruction de la nef est beaucoup moins coûteuse. Par ailleurs les sommes léguées par certains notables sancerguois doivent être affectées à la restauration de l'église ancienne suivant la volonté des donateurs. Heureusement pour la belle partie romane de notre église !

Après plus de trente ans de palabres, la décision est prise et les travaux de reconstruction de la nef et de construction du clocher porche commencent en 1898. Une maçonnerie dans les arcades sépare la nef du transept afin que le service religieux puisse continuer pendant les travaux. L'autel est transporté au pied de cette maçonnerie.

A Sancergues, peut-être comme dans de nombreuses communes, des travaux de cette ampleur ne vont pas sans quelques déconvenues. Mai 1900 : les travaux n'avancent plus, l'architecte a oublié de prévoir l'emplacement de l'horloge. La municipalité ne veut pas payer. Il lui faudra se battre pendant plusieurs années pour faire valoir ses droits et un procès interminable va l'opposer à l'entrepreneur et à l'architecte. Cependant La bénédiction de l'église par le vicaire général de la cathédrale de Bourges aura tout de même lieu en 1900

*1903 : Le clocher porche tout neuf garde, sur le parvis, blocs de pierre et charrettes que l'entrepreneur ne veut pas enlever tant qu'il ne sera pas payé.*



Profitons de notre présence dans l'église pour évoquer les liens de Roger avec la religion.

Sa mère était d'une grande « piété active ». Pour le 15 août, les Martin du Gard offraient les pains bénits à la brioche, à la grande joie des fidèles... et des boulangers ! Pour cette famille bourgeoise, la charité envers les nécessiteux était un devoir de bon chrétien.

La pratique religieuse revêt donc une grande importance dans la vie de la famille Martin du Gard. Toutefois, dès 1901, Roger (il a 20 ans) remet en question ces principes.

A propos de la Bible dont il a entrepris la lecture, il écrira : *"Le Dieu que j'y trouve est égoïste, colère, intransigeant... Jésus n'avait pas hérité du caractère de son père..."*

Puis, le dimanche 18 août, il s'oppose catégoriquement et refuse d'aller à la messe. Il raconte :

*"La famille est à la messe et moi, je suis là. Au moment de partir, j'ai crié :*

- *Je suis en chemise de nuit !*
- *Veux-tu que nous t'attendions ?*
- *Non !*
- *Comment, non ?*
- *Non !*
- *Tu n'iras pas à l'église ?*
- *Non !*

*Et à ma mère qui insiste, stupéfaite, anxieuse, je laisse entendre que, sans la moindre conviction, je n'ai pas le courage de subir trois grands-messes en cinq jours, puisque j'ai eu l'Assomption, le 15 août, jeudi, et que j'irai demain lundi à un enterrement."*

Pour Roger Martin du Gard, il en est de la religion comme de toute chose, il étudie, analyse, cherche les raisons de croire et de ne pas croire. Cette quête continuelle l'amène à écrire dès 1901 : *"Je me plais à pouvoir sans scrupules défendre par la bouche de deux personnages le pour et le contre de tout."*

Pâques 1902 : il refuse de faire ses Pâques au grand désespoir de sa mère.

1901-1905 sont aussi les années au cours desquelles il travaille à Augy à sa thèse sur l'Abbaye de Jumièges pour devenir archiviste-paléographe (Thèse de l'École des Chartes). Il aime également s'adonner à plusieurs travaux manuels tels que la tapisserie, la pyrogravure ou encore le cuivre repoussé.

1905 : Roger tombe amoureux d'Hélène Foucault. Lui qui se dit « *mécréant* » épouse en 1906 cette jeune femme « *d'une piété qui frise le mysticisme* ». Bien que Roger ait souvent expliqué qu'il ne fallait pas le confondre avec ses personnages, la comparaison s'impose au lecteur. Dans Jean Barois, écrit à Augy, et qui sortira en 1913, le personnage principal qui a eu une enfance baignée par la religion (comme RMG) épouse une femme très dévote (comme RMG). Jean Barois supporte très mal cette emprise et finira par se séparer de son épouse (ce que ne fera pas RMG)

Il fait également écrire une lettre à son personnage, dans laquelle Jean Barois trace l'évolution de sa vie religieuse. Il semble qu'une fois de plus, il ne faille pas confondre l'auteur et le personnage, mais le cheminement reste intéressant. Jean Barois s'adresse à un ami, prêtre :

*« A dix-sept ans, pour la première fois, j'ai eu la notion que tout n'était pas clair dans cette religion révélée ; j'ai compris que le doute n'était pas une imagination coupable que l'on chasse en secouant la tête, mais une hantise tenace, impérieuse comme une vérité, une pointe fichée au plus profond de la croyance, et qui s'épuise, goutte à goutte.*

*Puis à vingt ans, (...) je me suis accroché désespérément à votre interprétation conciliante du catholicisme. (...) Je vous dois quelques années vraiment sereines. Mon mariage, au début, n'a fait que consolider votre œuvre ; au contact de la foi absolue de ma femme, je me suis trouvé tout naturellement enclin au respect des choses religieuses. (...)*

*Quand ai-je été amené à tout remettre en question ? Je ne le vois pas clairement.*

*A force d'enlever à la tradition catholique tout ce qui ne peut plus satisfaire les exigences de la conscience moderne, il ne reste plus rien du tout. (...)*

*Aussi n'ai-je pas tardé à m'apercevoir que cette foi d'enfance et de race dont j'avais cru si longtemps l'armature nécessaire, m'était insensiblement devenue étrangère. »*

Dans ce roman, Jean Barois, à l'approche de la vieillesse et de la maladie, reniera ses anciennes convictions et retrouvera la foi : le pour et le contre de tout, toujours !

*"Alors j'ai fait un nouvel effort pour prier. La voix qui me disait « Non, Non... » s'était tue. A la place de mon impuissance, de cet affreux sentiment du néant, j'avais une espèce de certitude imprécise, une confiance... Je percevais sur moi comme un secours, comme une affection (...) L'impression de sortir de léthargie après plusieurs années de sommeil... Un immense bonheur intérieur... La paix surtout, la paix... le calme... Tout a un sens !..."*

#### 4- Au marais

Nous ne pouvons évoquer la période au cours de laquelle les Martin du Gard habitèrent Sancergues sans parler des fêtes et des spectacles de la Belle Epoque. Cette période faste verra les beaux jours des « Enfants de la Vauvise » la société de musique créée en 1889.

Au cours des concerts-spectacles organisés alors, tous les talents se révélaient : musique, théâtre, chansons, saynètes... Ces représentations faisaient le bonheur de la population sancerguoise et de la famille Martin du Gard, de Monsieur Paul en particulier, friand de spectacles du genre « montmartrois ». Lors de ces soirées, les monologues d'Hubert Gouvenel, étaient fort appréciés.



Le marais était aussi le cadre de belles parties de pêche. C'était également là que se déroulaient les festivités des comices agricoles avec exposition de bêtes et de matériel puis remise des récompenses sous la grande tente décorée de feuillages.



*Comice agricole 23 septembre 1906*

Longtemps marécageux une partie de l'année et lieu de pacage le reste du temps, le Marais est devenu aujourd'hui un havre de verdure où l'on peut admirer plus de deux cents arbres représentant environ quarante essences différentes. Chaque saison apporte ses couleurs, ses nuances pour le plus grand plaisir des amoureux de la nature. Roger Martin du Gard en était un, observateur du moindre détail, nous dessinant, de sa plume, de véritables tableaux impressionnistes.

*Forêt d'hiver, Augy, 4 janvier 1907*

*La grande allée de sable mouillé, avec de grandes flaques noires, est toute rétrécie à la dimension d'un sentier par l'invasion des feuilles mortes formant un lit épais ; en bordure, de chaque côté du chemin, amas rougeâtres de feuilles de chêne noircies et collées par la pluie, terreau futur qu'on devine déjà par des places gluantes et partiellement décomposées. Les chênes qui bordent le chemin, plus grands, plus élancés que jamais, détachent sur le fond violacé et brun du taillis sans feuilles leurs troncs couverts d'une moisissure blanchâtre comme les croûtes qui se forment sur les fromages de Brie. Des lierres foncés, luisants d'eau, s'enroulent encore jusqu'à leurs hautes branches dont l'élan multiple et maigre se découpe sur le ciel gris ; et, sur le lit roux des feuilles tombées, une gaine de mousse lavée par la pluie, éclatante comme un velours, enserre leurs pieds. Quelques ormes, mieux protégés, ont encore des rangées de petites feuilles oblongues, lisses et toutes pareilles, pendues verticalement aux branches comme de petits lambeaux de soie jaune imbibés d'eau. Près du banc à moitié pourri, envahi de mousse et luisant de flaques d'eau, un buisson de ronces a gardé ses feuilles vertes doublées de blanc.*

*Pas un cri dans les taillis, pas une voix dans les nids vides qui forment dans la chevelure des arbres comme des nœuds emmêlés ou de maigres touffes de gui ; de temps à autre une goutte attardée se forme au bout flexible d'une branche et tombe sur les feuilles pourries.*

*Eloge de la campagne, le Verger d'Augy 9-5-1912*

*Les bruits de Paris nous arrivent déjà à travers une brume épaisse qui les feutre. Que nous sommes loin ! Quelle pureté ici, et quelle plénitude de conscience ! Et ce printemps, mon cher, ces odeurs, partout, et toute la nuit, ces rossignols ! Qu'est, à côté de cette splendeur, la saison frelatée de Paris... ?*

## 5- A la Croix de Saint-Marc

Cette Croix reste liée à la famille Martin du Gard et fut l'objet d'une polémique enflammée qui dura de 1904 à 1907.

Il faut tout d'abord se resituer dans le contexte de l'époque : 1905 : la loi de séparation de l'église et de l'Etat est adoptée en juillet. Mais depuis de nombreuses années, cette séparation fait l'objet de bien des projets et propositions de loi ; Gambetta l'avait mise dans son programme de gouvernement des radicaux dès 1869. Les esprits ont eu le temps de s'échauffer ! Certains historiens n'hésitent pas à dire que la France était au bord de la guerre civile et qu'il faudra attendre la première guerre mondiale pour que la question religieuse soit reléguée au second plan.

Mais revenons à la Croix de Saint-Marc. Elle fut érigée sous le premier Empire ou sous la Restauration. Elle est en tout cas mentionnée sur le cadastre de 1829 mais de l'autre côté de la route, sur un terrain qui appartiendra à... M. Martin du Gard 1904 : en cette période troublée, un vent anticlérical souffle sur la commune. Le maire et son conseil municipal interdisent les



processions religieuses sur la voie publique et les manifestations culturelles extérieures puis décident d'enlever les croix qui existent sur le territoire de la commune.

Novembre 1904 : le conseil municipal vote la démolition de la Croix de Saint-Marc. Apprenant cela, Paul Martin du Gard fait rédiger une requête par l'huissier du Tribunal civil de Sancerre afin d'informer le maire de Sancergues qu'il s'oppose à cette démolition.

La municipalité ne tient nullement compte de l'avertissement et fait démolir la croix dès le mois suivant. Il s'ensuivra trois années de procès qui se termineront en 1907 par un arrêté préfectoral. Celui-ci précise que la croix sera reconstruite par M. Martin du Gard, à ses frais, non pas à l'emplacement où elle était édifée auparavant mais de l'autre côté de la route. A titre de compensation, la moitié de l'ancien chemin des Points est cédée par la commune à M. Martin du Gard. Il est signalé que cette partie est devenue sans utilité (pour la commune) par suite du passage de la ligne de chemin de fer.

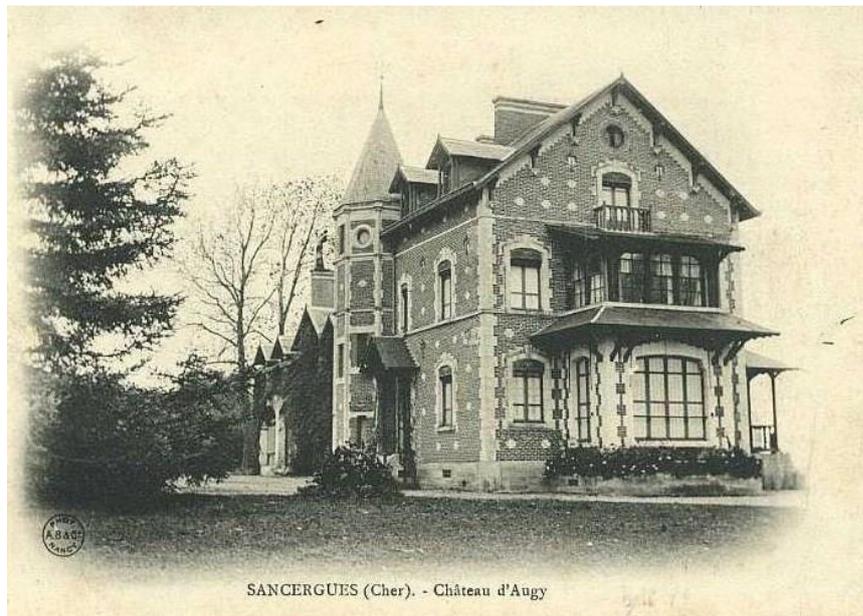
Clin d'œil amusant de l'histoire : le curé qui desservait Sancergues pendant cette affaire portait un nom prédestiné ; il s'agissait du curé... Lacroix.

Nous passons devant la gare inaugurée en juillet 1906. La ligne du Chemin de Fer économique reliait Argent-sur-Sauldre à La Guerche. Le tacot transportera voyageurs et marchandises jusqu'en 1948.



## **6- A Augy : le château, le parc**

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la famille Cabany fait construire le château, genre castel anglais. C'est en 1894 que Paul et Madeleine Martin du Gard achètent le domaine d'Augy, composé non seulement du château et de son parc mais aussi de trente-cinq hectares de forêt et de taillis, de deux fermes, celles d'Augy et du Mousseau et de la « locature » de Vrin avec pêche et moulin soit 275 ha environ.



En 1901, Roger quitte sa petite chambre lumineuse exposée plein sud mais bien trop chaude l'été pour aller s'installer à l'étage supérieur, dans une chambre plus vaste, orientée au nord.



*Roger Martin du Gard à la fenêtre de sa chambre*

Voilà ce qu'il écrit le 15 juillet à son ami Gustave Valmont, poète normand qui va mourir au front en septembre 1914 :

*De mon bureau, tiré près de la fenêtre, j'aperçois la campagne, et le grand pré vert bordé de piquets blancs. Au loin les coteaux de Sancerre, les hauteurs de Pougues, baignées le soir de perle dissoute, et le toit de la ferme où réintègre lentement le troupeau de vaches blanches – un chapelet rompu sur un tapis vert.*

*C'est là que, nouvellement installé, et distrait encore par les détails de cet horizon non accoutumé, j'ai rouvert La Chrysalide. J'y ai travaillé toute la journée, mais sans grand succès. Je suis un peu rouillé.*

### **Scène de vie à Augy en 1901**

*"Mon père en chemise de flanelle surveille des coupes d'arbres et des tailles de haies... des tuiles qu'on remet sur le toit... ma mère met des sacs de toile aux grappes de raisin ou elle coud... Mon frère se roule dans l'herbe, lit le Figaro... je monte dans ma chambre... je lis... j'écris... je baille... j'essaie de découvrir au bout de ma longue-vue quelque paysan que j'espionne une heure de suite... je dessine et je déchire... JE SENS QUE JE NE FAIS PAS CE QUE JE DEVRAIS FAIRE... "*

### **Vue sur le parc**

Dans son dossier des paysages, il en est un décrivant Augy sous la pluie dans lequel on retrouve le souci du détail, la palette du peintre avec toutes ses nuances ( le nuage roussâtre, le chaume d'un rose fané... ) mais aussi la poésie et l'émotion.

*Augy sous la pluie 8 mars 1908*

*Il est 5 heures. Le jour baisse. Depuis midi, il pleut. Une pluie invisible qu'on entend sans la voir. Elle crisse imperceptiblement sur le sable qui est mouillé. Des gouttes régulières, pressées, tombant du toit sur le sol, autour de la maison, et ce martèlement flasque et net accompagne d'un bruit de métronome les mille notes de la pluie fine sur le sable. C'est qu'il fait un silence inouï, profond, impressionnant. Pas un souffle d'air, rien ne vit. Le ciel uniformément pâle et cependant lumineux semble fondre de partout à la fois comme un brouillard sur les massifs d'arbres et les prés. Devant la fenêtre, l'allée assombrie par l'eau contourne la pelouse d'un joli vert luisant et fané, très doux. Les corbeilles vides font de larges plaques de fumier brun. L'allée se divise à cent mètres d'ici, de chaque côté d'un massif en éperon. C'est un massif de bouleaux. Un nuage roussâtre strié de fines colonnettes d'un blanc mat, qui ont des bagues violacées et grises. Les rameaux à cette distance sont légers comme un nuage de poudre, de la rouille qui vole : et le dessin des troncs en traits blancs est ferme, net, quelquefois droit et quelquefois zigzagué comme des éclairs.*

*La campagne tout entière, à cette fin de jour, est d'une nuance exquise et triste.*

### **Scène de vie à Augy 1905**

1905 : c'est l'année du coup de foudre pour Hélène Foucault, la fille d'un avocat parisien. Il est amoureux, il est heureux : de retour de son voyage de fiançailles voilà ce qu'il écrit à Augy (20 septembre 1905)

*Je me sens un autre homme. Je me sens si fort de son amour ! Cette seule pensée est un inébranlable tuteur pour la fragilité de ma volonté ; je me sens vigoureux et sain pour toujours. Depuis que je suis revenu de ce voyage de fiançailles mon activité cérébrale est différente, d'une autre qualité ; c'est un renouveau de tout, une nouvelle et délicieuse virginité de cœur et d'esprit ; sa présence permanente en moi colore toutes mes pensées, purifie tous mes désirs. C'est inexprimable, cette double sensation de force et de faiblesse : je me sens définitivement fort et aussi définitivement vaincu par un sentiment plus fort que moi ; et cette victoire et cette défaite sont une même chose, et me remplissent d'une inépuisable richesse de bonheur, d'un bonheur juste, qui est bien, auquel je m'abandonne sans remords, sans crainte, sans scepticisme !*

### **7- Augy : le Verger**

Le 22 août 1907, la fille de Roger Martin du Gard, Christiane, vient au monde à Paris. Lorsque le jeune ménage et le bébé arrivent à Augy, le besoin d'une maison bien à eux se fait sentir. *"Nous désirions avoir quelque part au vert un coin à nous, où nous puissions aller nous isoler quand bon nous semble et où je pourrai travailler une suite qui jusqu'ici m'a partout fait défaut"*. Roger décide de faire construire dans le parc d'Augy, un petit pavillon qui sera en réalité un beau manoir normand. Il fera venir à grand frais les matériaux nécessaires (poutres, colombages...). Il suivra de près la construction et montrera à cette occasion de réels talents d'architecte et de décorateur. La famille s'installe en décembre 1909 au « Verger d'Augy »

C'est au Verger d'Augy, que Roger Martin du Gard écrit Jean Barois, sur fond d'affaire Dreyfus, de libre pensée et d'espoir en la science. L'importance des dialogues dans cette œuvre en fait un roman d'un style tellement nouveau que son éditeur, Grasset, le refuse. Ce sera, un ancien camarade de lycée, Gaston Gallimard, devenu éditeur, qui acceptera le livre. Cet ouvrage d'avant-garde lui ouvre les portes de la Nouvelle Revue Française où il côtoie, entre autre, Gide avec lequel une grande amitié s'établira, amitié qui durera toute sa vie.

Son Jean Barois est signé : Le Verger d'Augy Avril 1910 Mai 1913

Ayant mis le point final à son roman Jean Barois, Roger éprouve sans doute le besoin de se détendre. En août 1913, il écrit « une pochade », dit-il à son ami Margaritis, « le Testament du Père Leleu » d'après un fait divers survenu dans l'Orne. *"J'ai adopté le patois paysan de Sancergues, sur lequel j'ai amassé de longue date, un tas de notes... En tous cas, cela reste désespérément gros..."* Il écrit à Marcel de Coppet : *« Je m'aperçois que je ne connais pas assez le paysan... Ma psychologie superficielle est vite mise à sec... Vois-tu, il faut en être, pour atteindre le fond d'une classe sociale... C'est illisible parce qu'entièrement écrit en patois berrichon. Je potasse des notes prises jadis pendant les Chartes, pour je ne sais quelle idée de thèse sur la langue populaire des Sancerguois »*

Le Testament du Père Leleu sera joué à Paris, en février 1914, au théâtre du Vieux Colombier que dirigeait Jacques Copeau, un ami de Roger mais auparavant l'auteur en aura modifié le langage afin que cette farce soit comprise partout et notamment sur la scène parisienne.

3 août 1914 ! Mobilisation générale. Roger, tout comme son frère Marcel, est affecté au service du Transport du Matériel. S'il ne séjourne pas dans les tranchées, il est toutefois témoin de l'horreur du quotidien des soldats. Il accumule les notes (7 petits carnets). Les premières réflexions sur sa future œuvre maîtresse datent de cette période.

Il revient à Augy en juillet 1918. Il raconte : *"Pris le train de La Charité à 7 heures du soir. Je me fais conduire à Augy (le lendemain matin) le dimanche 14 juillet à la première heure. Hélène est à la messe. Arrivée de Christiane, puis d'Hélène. Le Verger : je touche à tout, avec étonnement et ravissement. Je me mets en civil, pantalon blanc, veste de toile bleue à raies... Je me plais au Verger, mais je constate que rien d'essentiel ne m'attache plus à cette chose que j'ai créée."*

C'est là, au Verger qu'il va reprendre les notes accumulées depuis fort longtemps, les trier, les classer et préparer le plan de ce qui deviendra une grande fresque, sur fond d'événements historiques, l'histoire de plusieurs familles bourgeoises, notamment celle du père Thibault et de ses deux fils, Jacques et Antoine. Dans le premier projet, l'histoire devait s'étaler sur un demi-siècle. L'œuvre n'en couvrira que la moitié.

Le plan réalisé au Verger existe encore à la Bibliothèque Nationale. Il s'agit d'un grand dépliant en six volets sur lequel on peut voir les traces laissées par les punaises dans les angles.

C'est aussi en 1920 que Roger Martin du Gard achète à Clermont-de l'Oise une maison où il compte s'isoler mieux qu'à Augy. « *Les livres que je veux faire ne se feront que dans la solitude* »

## 8- Le départ

1921 : Roger écrit en parlant de son père « *A quoi bon ce parc, ces bois, ces fermes, cette chasse dont il ne peut plus jouir ...* » Octobre 1921 : Augy est vendu à M. Morel

Le 15 octobre, Roger écrit : « *Je suis seul, ce soir à Augy. Mes parents viennent de partir pour ne plus revenir. Les gens rassemblés autour de la voiture pleuraient. Maman avec sa canne. Elle s'est cassé la rotule dans "je ne sais quelle sacristie". Mais en somme, ils ont été courageux, silencieux et cela s'est bien passé, bien mieux que je n'osais l'espérer.*

*Bien que je sois peu attaché à ce pays, il a encadré trente années de ma vie, un nombre considérable d'années différentes, toutes mes vacances ! J'y ai écrit à quinze ans mon premier roman "Idéal", et à trente ans mon "Jean Barois". Tout ce que j'ai écrit jusqu'à "Barois", c'est là que je l'ai écrit. J'y ai construit une maison. Je me souviens avec quelle jeunesse, quelle foi dans la durée de la vie... Je bâtissais toujours... Il y a eu maintenant depuis la guerre, au fond de ma nature... une anxiété constante. Je me prépare une affreuse vieillesse..."*

Puis le vendredi 28 octobre 1921, c'est le départ définitif

*J'arrive à la fin. Je pars demain matin à la première heure. Je ne reverrai plus le Verger que demain matin, de loin, dans le brouillard des prés. Je l'ai quitté cet après-midi, sentant que je n'aurais plus le courage d'y revenir avant mon départ et n'osant pas me dire que je n'y reviendrai pas. J'ai traversé la grande salle sans regarder les murs, j'ai aperçu mon bureau jaune, toutes bibliothèques ouvertes, le sol jonché de paille. Je suis sorti avec des larmes dans les yeux. Personne de nous, que moi, n'a eu cette vision dernière, cet aspect de vide, d'abandon, d'irréparable. Le meilleur de ma vie sans doute est passé, et s'est passé là.*

*Ces derniers jours dans les deux maisons presque vides et sonores, ont été très douloureux. Chaque chambre a gardé, malgré tout, son odeur. Mon bureau, le salon d'Hélène, la chambre d'ami avec sa tenture jaune qui avait une odeur d'étoffe sèche. Hier, en entrant dans la chambre de maman, le parfum était tel que je me suis mis à sangloter. Et notre chambre « de noce », la chambre d'en haut que maman avait refaite pour nous au moment de mon mariage, sans rien m'en dire ; je me souviens de notre arrivée le soir, toutes ces lampes allumées dans la chambre blanche et jaune, toutes les mousselines neuves, tous les détails mis là pour nous, et la joie de maman devant notre surprise et comme nous étions jeunes, sans un doute, absolument sûrs du bonheur. Nous ne savions pas le grand secret de la quarantaine, comme dit Péguy, « qu'on n'est pas heureux ». (...)*

*Rosalie me sert avec des attentions touchantes. Je me sens vraiment pour elle une vieille, solide affection, quelque chose d'ancien et de profond, que les ans ont tissé sans qu'il y paraisse, quelque chose comme les affections d'enfance. Elle vient sans cesse dans ma chambre, familière et discrète, attentionnée, et nous bavardons sur autrefois, sans nous lasser.*

*Demain, j'aurai tourné la page.*

Ici se terminent les vingt-sept années sancerguaises de Roger Martin du Gard. Pour l'ensemble de son œuvre, il recevra le Prix Nobel de littérature en 1937. Le 22 août 1958, il mourait en Normandie, à Bellême au château du Tertre. Il fut inhumé au cimetière de Cimiez, un des quartiers de Nice.

Quant au Verger, il fut démoli par le successeur du sieur Morel. Celui-ci, grand amateur de chasse y avait installé sa meute de chiens, le rendant ainsi complètement inhabitable. Quel dommage pour Sancergues et pour tous les amis de Roger Martin du Gard ! C'eût été une si belle « maison d'écrivain » ! Mais le château, le parc, la forêt voisine gardent le souvenir de notre Prix Nobel...

Roger Martin du Gard disait qu'il écrivait parce que ça l'amusait, pour se divertir, et pour lutter contre la mort. L'écriture divertissement, n'en doutons pas, il prenait du plaisir à écrire mais la documentation importante et précise, la composition, l'organisation restent un travail oh ! combien laborieux qui ne relève pas forcément de l'amusement. Quant à l'empreinte qu'il a laissée, elle est indéniable : il a réalisé une œuvre qui perpétue son nom, ses idées et sa pensée, bien au-delà de la mort. A partir des Thibault, un film a été tourné en 1972 et un téléfilm en 2003. Les collèges de Bellême, d'Épinay-sur Seine et de Sancergues portent son nom et en 2008, une rue « Roger Martin du Gard » a été inaugurée à Sancergues.

*Remise du Prix Nobel  
en 1937*

